

PQ
2607
.R6Z97
1916

U of OTTAWA



39003003892493



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



LA STÈLE D'UN AMI

CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ

à trois-cent-trente exemplaires :

- 15 Exemplaires sur papier de Hollande, avec dédicaces spéciales hors commerce.
- 15 Exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 15.
- 300 Exemplaires sur papier vélin, numérotés de 16 à 315.

N° 117

JUIN 26 1972

JEAN-LOUIS VAUDOYER

LA STÈLE D'UN AMI

LE DIVAN

M CM XVI



PQ
2607
.R6Z97
1916

PAR
L'AMITIE
ET LA DOULEUR
CETTE STELE EST DEDIEE
A LA MEMOIRE LUMINEUSE
DU VICOMTE PAUL DROUOT
POETE FRANÇAIS TOMBE POUR
SON PAYS EN ARTOIS LE
VIII JUIN MCMXV
A L'AGE DE
XXIX ANS

*«... les noms de ces pures gloires que nous
voulons qu'on aime comme nous les aimons,
mais à tout jamais et passionnément ».*

Lettre de Paul Drouot à Maurice Barrès.

I

Ton rire pur, ton rire gai, ton tendre rire,
Nous ne l'entendrons plus jamais, ô mon Ami !
Et jamais plus nous ne verrons dans ton sourire
Les trésors dont ton cœur aimant était rempli.

DROUOT ! de ton aïeul la voix fut la plus forte,
Et tu dors près de lui sous le même laurier ;
Tu es heureux. Permets pourtant que je t'apporte
Ces funèbres rameaux que nos pleurs font briller.

II

LES Héros gardent-ils, dans leur gloire éclatante,
Le pauvre souvenir des choses d'ici-bas ;
Et quand l'Archange, en haut, les appelle et les tente,
Regrettent-ils encor de terrestres appâts ?

Sous l'azur qui les vêt, sous l'or qui les couronne,
Songent-ils aux coteaux qu'ils ne reverront plus,
Aux prés où l'herbe verte et fragile frissonne
En ne devinant pas ce qu'ils sont devenus ?

Qu'ont-ils gardé de vous dans leur pure mémoire,
Maisons, humbles chemins, paysages, foyers ?
— Je songe au ciel charmant qui riait sur la Loire,
O PAUL, quand tu rêvais sur ses bords printaniers.

III

Puis je pense à ta mort, au boulet, à la chute,
A d'inhumains tableaux qu'on ne peut soutenir,
A ce gémissement que tu crus retenir
Mais que j'entends ton cœur jeter dans la minute
Où tu fais tes adieux au cruel avenir.

Je pense à ce que tu souffris malgré la flamme
Qui t'emplissait, qui t'entourait, faisant de toi
Un soldat plus brillant et plus noble qu'un roi,
Un prince, un chevalier toujours égal au drame,
Et là, comme partout, grandissant son emploi.

Je pense à cette nuit, parmi tes camarades.
Du sol rompu montaient d'affreuses odeurs fades.
Ils te veillaient. Les grands canons rassasiés
S'étaient tus. Par moments de brusques fusillades
Déchiraient les lointains, de ténèbres noyés.

Je pense à ces drapeaux étendus sur ta bière,
Dont les couleurs chantaient mieux que des chœurs de voix ;
Je pense au court cortège, à la brève prière...
Et je distingue, au cœur du pauvre cimetière,
Une Muse au front d'Ange appuyée à ta croix.

IV

ENFIN, je songe aux vers que tu n'écriras pas,
Aux livres émouvants, aux magiques mirages,
Aux beaux, mystérieux et tendres personnages
Qui, sans avoir vécu, partagent ton trépas.

Ils sont morts avec toi. Je pensais les voir naître,
Les écouter venir du fond de ton esprit
Comme l'aube qui sort du sein noir de la nuit,
Et vivre de leur vie, et illustrer leur maître.

— Je regarde les nids qui n'auront pas d'oiseaux,
Les arbres qui n'auront pas de feuilles, les portes
Que n'ouvrira jamais nulle main, — et ces mortes
Qui gisent dans ton cœur, tombe dans les tombeaux !

V

« Tu me prends tous mes Fils, dit la France à la Gloire,
Je retrouve mes pleurs dans leur amer laurier.
Qui donc, dans l'avenir, fêtera ma victoire ?
Ta main met sur mon front une couronne noire
 Qui force mon front à plier.

» Que j'aimais celui-là ! Mère et devineresse,
J'amassais doucement des trésors dans son cœur.
Je le veillais, je le guidais avec tendresse ;
Je goûtais le parfum de sa fraîche jeunesse
 Comme le parfum d'une fleur.

» Le voici dans tes bras, ivre de son grand rêve,
Mais muet à jamais sans presque avoir chanté.
Des verdoyants rameaux que nourrissait ma sève
Les plus beaux sont tombés. — Faut-il que je relève
Un faite blême et dévasté ? »

Et la Gloire répond : « Ah ! si je suis cruelle,
Je suis jalouse, France, et tu sais bien pourquoi !
J'offre aux Héros l'abri puissant de ma grande aile,
Mais je ne suis pour eux qu'une esclave fidèle :
Tes Fils ne m'aiment que pour toi ! »

VI

ORPHÉE ! Orphée ! ô tête meurtrie et sanglante !
L'ombre est pleine du cri que jette la tourmente
Et l'Etoile s'éteint dans l'odeur de la Mort !
L'effroyable démon de la bête est plus fort
Que l'archange idéal qui rêve dans la Lyre.
Mais une âme survit à son corps qu'on déchire
Et, plus tard, au delà du monstrueux chaos,
Nous ressusciterons ta face de Héros :
Ta beauté, ta candeur, ta foi, ta rectitude
Et les brûlants desseins de ton inquiétude.

Tu deviendras pour ceux qui naîtront après nous
Un de ces grands flambeaux aux feux puissants et doux
Qui, dans le frais éden où la jeunesse espère,
Sèment le blé fécond et pur de leur lumière.

VII

CETTE voix chaleureuse et vive ;
Ces rires s'endormant dans la mélancolie
Comme le flot léger qui s'endort sur la rive ;
Ces propos où le rêve à l'action s'allie ;

Ces yeux si vifs, ces yeux si clairs,
Où l'on voit remuer les ailes d'Ariel,
Dont l'azur tour à tour reflète des éclairs
Et l'or d'un astre tendre et confidentiel ;

Et cette animation douce
Par laquelle son cœur devient comme visible :
Hélas ! rien de cela n'est plus. Du gazon pousse
Sur la tombe où tu dors, muet et insensible.

VIII

TE voici pour jamais sacré. Ta mort, ta gloire
Pour les fils de nos fils t'érigent en Héros ;
Plus rien de toi n'est variable ou provisoire,
Et, marbre pur, or fulgurant, laiteux ivoire,
Tu sièges aux sommets, revêtu de repos.

Tu délaissas les pauvres choses de la vie :
Les plaisirs, les désirs, les intraitables vœux,
L'amour avec son fiel, l'ivresse avec sa lie,
Et, plongeant dans l'azur plus loin que la vigie,
Tu lis dans les destins que t'enseignent les Dieux.

IX

Tu chérissais les vers, les grandes phrases pleines,
Les noms majestueux des héros et des rois,
Mais, plus encor, les noms des nymphes et des reines ;

Aréthuse qui rit et rêve dans les bois,
Cléopâtre, Didon, Minerve pâle et grave
Régnaient sur ton esprit et chantaient par ta voix.

Maintenant, au delà des feux et de la lave
Par lesquels tu trouvas la glorieuse Mort,
Tu connais leur accueil, leur tendresse suave ;

Et, pareil au vaisseau qui, délivré du port,
Atteint, au cœur des mers, les îles bienheureuses,
Tu jouis calmement d'avoir fixé ton sort.

Tu vois autour de toi les Muses amoureuses,
Les Dieux vaincus, les Dieux régnants, les Dieux futurs ;
Les Ombres à ton gré sortent des urnes creuses.

Daphné qui s'élançait sur le flot des prés mûrs
S'arrête en te voyant, prête à se laisser prendre ;
Proserpine te suit sous les rameaux obscurs.

Ce guerrier qui te tend son glaive est Alexandre ;
Cet autre, qui pour toi détache son bandeau,
C'est ton nouvel ami, le héros du Scamandre.

Couche-toi sur les ors divers de ce manteau,
Que, dans ce beau jardin, fait déplier Armide.
Hébé t'offre sa coupe et Junon son oiseau.

Le rêve le plus noble et le plus intrépide
Que tu faisais vivant est réel aujourd'hui :
Pour toi la fable est vraie et l'oracle limpide ;

L'ombre est claire à tes yeux ; le mystère asservi
Ote son masque et se défait de tous ses voiles ;
Tu suis le vol de l'Ange et berces la Péri.

Ceux par lesquels tu frissonnais jusques aux moelles,
Shakspeare, Homère, Dante, Eschyle, Hugo, Platon,
Te parlent doucement au milieu des étoiles.

O mon Ami, que tu es grand ! Je vois ton nom
Briller pour l'avenir dans une double gloire ;
Et le laurier de Mars à celui d'Apollon

S'unir, pour couronner et fleurir ta mémoire !

X

CE soir ne cesse pas le chant des mitrailleuses
Que les voix des canons submergent par moments.
Ce chant parait broder l'ombre séditeuse
D'un dessin régulier qui se rompt brusquement.

C'est sous un ciel comblé des plus belles étoiles,
C'est dans l'odeur d'un bois par l'automne touché,
Au-dessus d'un vallon, qui, dans ses calmes voiles,
Ressemble à la fragile et pensive Psyché ;

C'est dans la nuit la plus tranquille et la plus pure
Que j'écoute ces bruits, que j'entends ces éclats...
— Hélas ! ton jeune sang sèche sur ta blessure,
Et, de pareilles nuits, tu n'en reverras pas !

XI

LES douces mains de la Patrie
Pour les timides survivants,
Pour les femmes, pour les enfants,
Doivent trouver encor la vie
Parmi les décombres fumants ;
Et sa voix, pour vanter la gloire
De tant de sang sacrifié,
Doit retentir dans la mémoire
Comme un écho multiplié.
Que l'héroïque nom résonne !
Qu'on tresse avec art la couronne

Digne d'un front irradié !
Qu'un jour encor le canon tonne !
Que l'hymne réponde au sanglot !
Qu'on sculpte les faces des stèles
D'un glaive porté par deux ailes
Au-dessus de ce nom : DROUOT !

XII

NOMBREUX, pressés, dorés, clairs et rapides
Ses rires ressemblaient à ces rayons
Qui criblent, en Juin, les miroirs liquides
Des grands fleuves puissants aux lits profonds.

L'eau que l'on ne voit pas est ténébreuse,
Triste, pensive et lourde de secrets ;
L'eau que l'on voit, pareille à la danseuse,
S'élançe et court dans d'éternels ballets.

Beaucoup n'ont vu que cet habit de fête,
Ce masque d'or, ces cortèges d'oiseaux,
Sans découvrir sa belle âme inquiète,
Sombre Sirène au sein des sombres eaux.

XIII

LE flamboiement majestueux de son fantôme
Illumine souvent la nuit de ma douleur.
Je pose alors mon front triste et lourd dans sa paume
Comme dans le parfum et l'éclat d'une fleur.

Sa tranquille beauté console la ténèbre.
Son glaive lumineux, qu'enlace le laurier,
Repousse largement l'ombre du flot funèbre ;
Il me dit : « Tu me plains ? tu devrais m'envier !

» Me vois-tu, m'entends-tu ? Je ne te quitte guère ;
Je ne suis loin de toi que pour tes yeux mortels ;
Mais mon cœur, plus vivant qu'il ne le fut sur terre,
Verse sur toi le feu des lampes des autels. »

XIV

PAR quelques mots, par de furtives confidences,
J'ai souvent deviné l'amour dont il rêvait ;
Mais, surtout, par la qualité de ses silences,
Si purs qu'on devinait, au travers, son secret.

Nul n'a connu le nom terrestre de la femme
Qu'il appelait *Eurydice deux fois perdue* ;
Mais nous avons senti la chaleur de la flamme,
Nous avons vu briller l'éclat de la statue.

Maintenant qu'il est mort, je voudrais la connaître,
Pour lui parler_de lui, pour l'entendre pleurer,
A l'heure où le soir lent dessine à la fenêtre
Avec le sang du ciel un fantôme princier.

XV

« Le Sage de la Grande Armée ».

Sous les arbres du Cours Léopold, à Nancy,
Non loin d'un arc orné de faisceaux et de palmes,
On voit un bronze aux formes calmes
Qui me semblait, jadis, environné d'oubli.

Je m'arrêtais parfois au pied de la statue
Pour lire, sur le socle, un nom court et grondant.
Je n'étais alors qu'un enfant,
Mais, cette vision, je ne l'ai pas perdue.

Ton ancêtre est debout pour l'immortalité.
Son canon, près de lui, dort comme un chien fidèle,
Et son front sent l'ombre de l'aile
De la Gloire asservie à son nom enchanté.

Et ta mort, mon DROUOT, sais-tu bien qu'il l'envie ?
Il manquait à ce nom le suprême présent,
Car c'est la pourpre de ton sang
Qui comble son espoir et couronne sa vie.

XVI

Tu savais que la vie est belle, mais cruelle,
Et que l'amour fait croître un arbre de douleurs ;
Mais tu savais aussi que la voix immortelle
Est celle d'un Héros qui refoule ses pleurs.

Des groupes de joueurs de flûte, de danseuses
Se démènent autour d'un troupeau de captifs,
Et l'on entend monter, dans les clameurs joyeuses,
Le chant des prisonniers patients et pensifs.

Toi, prenant part aux jeux de la plus douce fête,
Sous les roses de la couronne tu cherchais
La pointe de l'épine à blesser toujours prête,
Car c'est la fleur de sang, PAUL, que tu convoitais.

XVII

Nous parlons tous les deux de voyages futurs :
Des palais d'Italie et des routes d'Espagne,
Des aqueducs romains croulants dans la campagne,
D'un grenadier faisant éclater ses fruits mûrs
Au-dessus d'un bassin que l'ombre du soir gagne.

Nous parlons d'un concert heureux, d'un beau ballet,
Du monde que vous ouvre un cri de cantatrice,
Du chant d'un violon, rempli comme un calice,
D'un morceau de Chopin dans lequel circulait
La profonde douleur ou le mol artifice.

Nous revoyons ensemble un tableau bien-aimé :
La galère de Claude avec ses drapeaux roses,
Le buffet de Chardin chargé de bonnes choses,
Ou bien cette Inconnue au regard fasciné
Qui crispe doucement ses longs doigts sur des roses.

Et nous lisons des vers éternels, des fragments
De romans oubliés ou de drames célèbres :
Le vieux roi Lear s'en va, pleurant dans les ténèbres...
Tu m'arrêtes parfois avec des cris charmants —
Hélas ! l'écho cruel en fait des cris funèbres !

XVIII

EN rêve il m'apparut, bienveillant et tranquille ;
Il ne me parlait pas ; à peine s'il semblait
Me voir ; son beau regard, comme un astre, planait,
Libre, sachant qu'il a l'infini pour asile.

Ah ! je crois qu'en son cœur il garde le portrait
De mon cœur, que la cendre emplit, lourde et stérile.
Je me nourris de lui comme une lampe d'huile.
Mais il me cache encor le roi de ses secrets.

Ce secret viendra-t-il du temps ? Le connaîtrai-je
Bientôt ? sur cette terre ? ou plus tard ? et comment ?
Faut-il que d'un corps vain mon âme enfin s'allège ?

La mort peut s'aviser de moi dans un moment.
— Mon ami me voit-il déjà dans la contrée
Où je prendrai demain ma place préparée ?

XIX

LA chambre aux murs dorés donnait sur un jardin
Après lequel coulait la délicate Seine ;
Et le soleil versait sur l'eau son feu hautain
Comme des diamants sur un manteau de reine.

C'est là qu'il travaillait, qu'il lisait, qu'il songeait ;
C'est là que nous causions tous deux longtemps ensemble ;
Là que nous échangeions, comme un chant, nos projets :
J'écoute encor sa voix qui s'élançait et qui tremblait !

Puis, à l'heure où le fleuve éteint devient confus,
Nous regagnions Paris dans l'ombre. — Je regarde
Par l'esprit mon Ami, sous la lune blafarde,
Debout, riant et beau, comme un spectre entrevu
Sur le seuil de la nuit qui ne le rendra plus !

XX

Et voici qu'à jamais cette chambre est déserte
A jamais ! — Et le vent, par la fenêtre ouverte,
N'apporte plus l'odeur des lilas jusqu'à lui.
Celle dont il était l'orgueil, l'amour, l'appui,
Le cœur percé, trouve partout son ombre, et pleure.
La Gloire et ses flambeaux guettent cette demeure ;
Mais ce grand feu hésite à caresser ce seuil
Car le plus beau rayon effarouche le deuil.
— Prends pour toi l'avenir, astre bientôt célèbre,
Et cède à la douleur une chère ténèbre.
Dans la nuit solitaire on est mieux à genoux...
— Madame, laissez-moi le pleurer avec vous.

XXI

JE songe que son âme est libre, lumineuse,
Et traverse à son gré, comme la nébuleuse,
Les grands cieux dont il sait s'ils sont ou non déserts.
Les constellations pour lui font leurs concerts.
Les signes animés du vaste Zodiaque,
La Vierge, les Gémeaux et le Lion qu'attaque
Le jeune Sagittaire aussi beau qu'Apollon
Le regardent passer ; et, dans les mols vallons
Que la lune dessine et montre à nos yeux tristes,
Son âme va cherchant de fabuleuses pistes.

Il ne se souvient plus de la gangue du corps.
Il ne se souvient plus des âpres désaccords
Au sein desquels se perd l'homme, victime avide.
Tout n'est qu'ordre, pour lui, splendeur ; tout est limpide ;
Et, exauçant le seul et le suprême vœu,
Il contemple les traits du visage de Dieu.

XXII

JE parle ici de lui, des rêves
Qui mûrissaient sous son beau front,
De ses chants fiers comme des glaives
Que les hommes répèteront.

Je parle d'une flamme atteinte
Mais qui survit à son foyer,
Et de la mort sans cri ni plainte
D'un Français ivre du laurier.

Sur cette stèle froide et blême,
J'apporte, en étouffant le pas,
Ces vers dont sa gloire est le thème :
Les premiers qu'il ne lira pas.

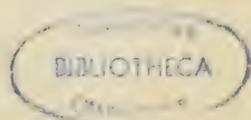
Alsace, 1915-1916.

Ils sont partis, pareils au bruit qui sort des Lyres...

V. H.

TABLE

| | |
|---|----|
| I Ton rire pur, ton rire gai, ton tendre rire | 11 |
| II Les Héros gardent-ils, dans leur gloire éclatante | 13 |
| III Puis je pense à ta mort, au boulet, à la chute | 15 |
| IV Enfin, je songe aux vers que tu n'écriras pas | 17 |
| V « Tu me prends tous mes Fils, dit la France à la Gloire | 19 |
| VI Orphée ! Orphée ! ô tête meurtrie et sanglante ! | 21 |
| VII Cette voix chaleureuse et vive | 23 |
| VIII Te voici pour jamais sacré. Ta mort, ta gloire | 25 |
| IX Tu chérissais les vers, les grandes phrases pleines | 27 |
| X Ce soir ne cesse pas le chant des mitrailleuses | 31 |
| XI Les douces mains de la Patrie | 33 |



| | | |
|-------|--|----|
| XII | Nombreux, pressés, dorés, clairs et rapides | 35 |
| XIII | Le flamboiement majestueux de son fantôme | 37 |
| XIV | Par quelques mots, par de furtives confidences | 39 |
| XV | Sous les arbres du cours Léopold, à Nancy | 41 |
| XVI | Tu savais que la vie est belle, mais cruelle | 43 |
| XVII | Nous parlons tous les deux de voyages futurs | 45 |
| XVIII | En rêve il m'apparut, bienveillant et tranquille | 47 |
| XIX | La chambre aux murs dorés donnait sur un jardin | 49 |
| XX | Et voici qu'à jamais cette chambre est déserte | 51 |
| XXI | Je songe que son âme est libre, lumineuse | 53 |
| XXII | Je parle ici de lui, des rêves | 55 |

Achévé d'imprimer
le 9 juin mil neuf cent seize
par
Georges Clouzot à Niort
pour
Le Divan et l'auteur

579210^c



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

| | | |
|--|--|--|
| | | |
|--|--|--|



a39003



003892493b

CE PQ 2607

.R6297 1916

COO VALDOYER, JE LA STELE D'U

ACC# 1233411

